

Driss Chraïbi

Vu, lu, entendu

mémoires

Denoël

Vu, lu, entendu

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

Le Passé simple, *roman*

Les Boucs, *roman*

L'Âne, *roman*

De tous les horizons, *récits (épuisé)*

La Foule, *roman (épuisé)*

Succession ouverte, *roman*

Un ami viendra vous voir, *roman (épuisé)*

La Civilisation, ma mère !... *roman*

Mort au Canada, *roman (épuisé)*

L'Inspecteur Ali, *roman*

Une place au soleil, *roman*

L'Inspecteur Ali à Trinity College, *roman*

L'Inspecteur Ali et la C.I.A., *roman*

En préparation : Vu, lu, entendu, *mémoires* (tome 2)

Aux Éditions du Seuil

La Mère du printemps, *roman*

Une enquête au pays, *roman*

Naissance à l'aube, *roman*

Aux Éditions Balland

L'Homme du Livre, *roman*

Folio

Le Passé simple

Les Boucs

Succession ouverte

La Civilisation, ma mère !...

L'Inspecteur Ali

Point-Seuil

Une enquête au pays

La Mère du printemps

Driss Chraïbi

Vu, lu, entendu

Denoël

mémoires

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1998
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24390.7
B 24390.4

*Je dédie ce livre à Lhoussaïn El-Mhammedi,
mon compatriote du Rif.*

D.C.

Je remercie la vie. Elle m'a comblé. En regard d'elle, tout le reste est littérature, pour ne pas dire solitude. À mon âge – soixante et onze ans déjà – je remonte à pas paisibles le chemin parcouru, sans notion de temps ou d'espace. Je me tourne vers mon passé. J'essaie tout au moins. À George Bernard Shaw, mon regretté confrère d'outre-Manche, une dame d'un âge certain avouait, le rose aux joues, qu'elle avait trente ans. « Ah bon ! répondit le vieux pince-sans-rire, mais à quel âge êtes-vous née ? » Toutes proportions gardées, c'est la question qu'il aurait pu me poser. Non que je sois une femme : vous me connaissez. Mais il subsiste un léger doute quant à la date de ma naissance, un certain décalage entre l'oral et l'écrit. On ne récuse pas l'écrit, surtout s'il est officiel. Quant à l'oral...

Considérons la version officielle. J'ai vu le jour au Maroc, à El-Jadida (Mazagan à l'époque du Protectorat), au bord de la mer. Le lieu de naissance ainsi précisé, reste à déterminer la date. Chez nous, les « indigènes », il n'y avait pas d'état civil. Et, comme on l'a écrit et affirmé souvent depuis les Croisades, dans le monde arabo-musulman le temps ne compte guère, en dépit de la passion des Marocains pour les montres de haute précision. Mais il nous fallait nous « civiliser », selon le manuel français d'Histoire, celui-là même qui vantait mes ancêtres gaulois. Pour entrer au lycée Lyautey de Casablanca, je devais avoir une carte d'identité – et donc un âge légal. Vêtu d'une djellaba blanche et accompagné de deux témoins dignes de foi qui lui devaient de l'argent, mon père me conduisit par la main au commissariat de police. C'était un après-midi torride, au début de la Seconde Guerre mondiale. Gravement, il déclara au commissaire que je m'appelais Driss avec deux « s » s'il vous plaît, Idriss en arabe mais on prononce Driss, que j'étais bien son fils et qu'il était content de moi, oui, monsieur, sage, obéissant, studieux...

– Son âge, dites-vous ? Oh ! c'était l'époque des

moissons quand, avec l'aide de Dieu, il est venu au monde.

– Quelles moissons ? demanda le commissaire qui transpirait à grosses gouttes. Orge, avoine, maïs, blé dur ?

– Blé dur, dit mon père.

– Parfaitement, renchérirent les deux témoins d'une seule et même voix. Nous étions avec lui.

– En juillet alors ?

– C'est ça, répondit mon père. En juillet.

– C'est ça, répétèrent les témoins. En juillet.

– Au milieu de juillet ? proposa le commissaire. (Il s'épongeait la face, la nuque.) Le 15 ?

– Pourquoi pas le 15 ? dit mon père.

Les yeux du policier me jaugèrent des pieds à la tête et d'une épaule à l'autre. Si j'ai toujours été maigre – disons svelte –, ce jour-là, dans ce commissariat, à vue d'œil, je devais mesurer un mètre soixante centimètres. Après de rapides calculs opérés sur un buvard avec une plume Sergent-major, on me nantit d'une date de naissance officielle, certifiée et tamponnée par un officier de police : 15 juillet 1926. J'ai donc soixante et onze ans à l'heure où je commence la rédaction de ces Mémoires. La preuve par 9, c'est que mon frère Abdel Hak, mon cadet

de quatre ans, en a soixante-quinze. Je ne sais pas s'il s'est adressé au même commissaire, avec les mêmes témoins dignes de foi. Il n'a jamais fréquenté que la contre-école de la rue, mais il avait besoin d'un permis de conduire. Il mesure deux mètres. L'habit fait le moine, il existe une montre humoristique dont les aiguilles avancent à reculons, d'après un conte de Mark Twain, la taille fait l'âge – et les paperasses la civilisation. J'en sais quelque chose : je suis écrivain.

Considérons la version de ma mère (elle est morte, la chère âme, mais sa parole demeure) : la pâte à pain venait de lever quand elle avait ressenti les premières douleurs, il était donc entre huit heures et dix heures du matin ; le citronnier du patio était en fleur, c'était indiscutablement le printemps : mars, avril ou mai ; sa cousine Meryem était en pèlerinage à Moulay Yacoub, elle s'en souvenait avec sa mémoire émotive et associative. Je serais par conséquent né en mai, avril ou mars 1930, 31 ou 29, au choix selon la concordance élastique de l'ère chrétienne et de l'ère hégirienne, une équation algébrique à deux inconnues en quelque sorte. « Mais comme cela est loin maintenant, mon fils ! » disait ma mère en éclatant de rire.

Venons-en pour conclure à la déclaration officielle et péremptoire de l'officier *marocain* d'état civil auquel j'avais réclamé un extrait de naissance à El-Jadida, ma ville natale, et qui trois jours durant avait sué sang et eau pour déterrer les archives :

– Rien, cher ami. Rien de rien. Aucune trace. Vous n'existez pas.

Ce qui revient à dire que je suis un écrivain fantôme. Et qui résout la question.

J'aime mon pays. Si loin que j'en sois de par le monde, je n'ai qu'à fermer les yeux pour le voir et l'entendre, le sentir et le ressentir. Ici, on l'appelle « le Maroc » ; sur l'autre rive de la Méditerranée, nous le nommons « Al Maghrib Al Aqsa », l'Extrême-Occident.

Je suis aussi curieux que l'inspecteur Ali, mon personnage fétiche. Il m'est souvent arrivé de poser une petite question identitaire aux citoyens du pays voisin. Réponses, au choix : « *Je suis kabyle* », « *Je suis arabe* », « *islamiste* », « *oranais* », « *anti-islamiste* », « *fichez-moi la paix, je ne fais pas de politique* »... Interrogez un bourgeois de Fès, un paysan des Doukkala, un montagnard du Rif, un juif comme

l'écrivain Edmond Amran el-Maleh. Ils vous répondront sans l'ombre d'une hésitation : « *Je suis marocain.* » Interrogez-moi. Le Maroc est mon rêve éveillé, mon foie, ma demeure. On peut renoncer à tout, sauf à l'enfance. Le chemin qui mène vers l'espace affectif rejoint celui du temps.

L'espace. Au Moyen Atlas, à quelque distance de la ville de Khénifra, une route étroite, escarpée et tout en lacets, mène vers la montagne. Le djebel Roumyat culmine à quelque deux mille mètres d'altitude. Mais, avant de le voir, à deux ou trois kilomètres de là, vous entendez un orage continu, assourdissant. Pourtant, il n'y a aucun nuage au-dessus de votre tête. Et ce que vous voyez bientôt, ce que vous entendez de plus en plus cataractant, ce qui va vous emporter la vue et l'intellect, vous ramener instantanément vers l'aube de la création, c'est ça : le djebel calcaire et nu, sans un arbre ni un arbuste, hormis quelques buissons de buis d'où fusent, tels des projectiles, des écureuils de roche ludiques ; de roche en roche, des mouflons se poursuivent en amour et en bonds aériens ; à main gauche, par-delà le ravin, un piton avec juste un œuf blanc, gros comme un melon de Cavaillon, qui va devenir dans quelques saisons un gypaète emplissant

le ciel de ses ailes déployées ; les ors, les ocres, les améthystes et les Siennes du soleil levant ; et, en bas de la falaise tombant à la verticale, l'abîme à mille voix : des lombes de la montagne en rut, avec toute la force de l'âge, jaillit sa semence puissante et grondante, les quarante sources de l'Oum-Er-Bia. Ici, nulle trace de pollution, nul signe de ratiocination. On se sent renaître, naître, débarrassé des gangues de la civilisation technicienne et déshumanisante. Il n'y a plus de fossé entre l'homme et son instinct. La première aube est là, tangible. Tout est à découvrir, à aimer. Et d'abord soi-même.

C'est ici qu'avec un peu d'imagination j'ai vu la trame de mon roman *La Mère du printemps* : le général Oqba ibn Nafi à la tête de ses cavaliers, en l'an 680 de l'ère chrétienne, au moment même où les croyants se massacraient là-bas, à Kerbala, au nom de la nouvelle religion de tolérance. Il avait tourné le dos à l'Orient, voulait fonder une communauté nouvelle. Il était certain, de science certaine, qu'un jour le soleil se lèverait à l'ouest, en Occident.

Franchis les hauts plateaux, les vallées et les plaines, voici l'estuaire du fleuve Oum-Er-Bia, à Azemmour, là même où Oqba ibn Nafi était parvenu au « bout de la terre ». Sanglotant, il était entré dans

l'océan jusqu'à ce que les flots eussent baigné les flancs de son cheval. Il avait rendu grâce à Dieu, avait proclamé d'une voix enrouée : « La guerre est terminée. Il ne nous reste que celle de l'esprit. » Comme lui, l'Atlantique toussait, perplexe devant l'immensité de la vie.

D'Azemmour à El-Jadida, la rade me saute à la gorge chaque fois que je longe sa frange d'écume. Elle a une présence charnelle sur une distance de douze kilomètres, de l'estuaire du fleuve aux remparts ocre du vieux château portugais, une voix bien à elle qui m'interpelle du fond de ma lointaine enfance. Ce gamin qui plonge tout habillé dans les eaux du port, est-ce moi ? Que rêvais-je alors ? Et peut-on quitter son pays, un jour, au nom d'une autre civilisation et au nom de la littérature – et puis... et puis y revenir longtemps plus tard comme si rien ne s'y était passé en ton absence, comme s'il n'avait pas eu besoin de *toi* ? De l'horizon pers comme les yeux d'Aphrodite, cette vieille déesse de l'Amour, monte une vague dandinante, puissante. Déferle. Une autre vague vient par-dessus la première et la recouvre. Une autre encore. Chacune d'elles ajoute sa vie à la vie. Toutes ont la même voix, répètent le même mot : *paix, paix, paix*. Et ces

voix-là, multiples et semblables, je les ressens comme celles des hommes de l'autrefois, des hommes des générations qui ont précédé la mienne et qui ont déposé dans mon sang leurs peines, leurs joies, leurs espoirs, goutte à goutte.

El-Jadida. C'est à l'heure du laitier que j'aime le plus ma ville natale, peuplée uniquement et pour quelques instants encore de besogneux lève-tôt par nécessité : éboueurs, marins-pêcheurs, marchands de beignets, dévots, maraîchers, gardiens de fours publics. L'un après l'autre, ils me souhaitent une « *journée de lumière* » tandis que je déambule dans les rues et les ruelles. Entrez avec moi, je vous prie, dans la cité portugaise où le passé a été restauré dans les moindres détails. Regardez : sur cette aire pas plus vaste qu'une esplanade, côte à côte voisinent une mosquée, une église, une synagogue.

Tanger, au confluent des deux mers, à la frontière de l'Afrique et de l'Europe. C'est de cette ville qu'en l'an 711 s'était embarqué Tariq ibn Ziyad, avec quelques centaines de partisans, pour la conquête de l'Espagne. C'était un Marocain. Son rêve fou, il l'avait réalisé pour des siècles : l'Andalousie multiethnique, multiconfessionnelle, une société ouverte, florissante en arts et en sciences, à un degré

tel que la majorité des musulmans des temps présents s'en souviennent en leur mémoire collective en tant que notre âge d'or. Je suis un descendant de ces Andalous-là. J'ai hérité d'eux ma première culture. Et l'un de mes enfants, né en Vendée, se prénomme Tariq. Une question me hante lorsque je considère l'ensemble du monde musulman de cette fin de siècle : aurons-nous un jour un autre avenir que notre passé ?

Le Sahara. Savez-vous ce qu'est le désert ? Et qui vous dira jamais ce qu'est le désert ? L'avez-vous entendu chanter ? Il chante, réellement, quelques instants avant l'aurore, pour peu qu'on lui prête l'oreille. Grains de sable par myriades chauffés à blanc toute une journée par un soleil de fournaise, puis frigorifiés brutalement au cours de la nuit. Poussière impalpable soulevée à hauteur de ciel et hésitant à retomber sur le sol. Gouttes de lumière tombant dru des étoiles et se transformant en gouttes de rosée. Congélation de la rosée. Gelure des pierres. Racines des dattiers puisant l'âme liquide de la terre. Respiration lente de la terre, comme celle d'une femme qui allaite. Sève circulant de méat en méat le long des troncs durcis par des générations de sécheresse. Souffle des vents anciens, frais et bénis.

Caravanes, voyageurs qui avaient traversé le désert et dont les rumeurs avaient laissé derrière eux des résonances d'échos : joies, peines, espoirs. Méharis si chargés d'expérience qu'ils ne pouvaient plus dire un mot. Poètes disparus. Leur souvenir vivace dans les mémoires, leur parole transmise de bouche à oreille au fil des âges. Et le silence – ce silence plein de toutes les existences du temps. Lumière et obscurité, minéral, humain, végétal, passé et présent, langage, chaque particule émet une note infime, un signe infinitésimal : le suprême avenir étendu sur tout l'écoumène de sable et de reg. Avez-vous entendu chanter le désert ?

Au cours d'une enquête en Grande-Bretagne, ce farfelu d'inspecteur Ali, de la police marocaine, avait fait la connaissance d'une jeune compatriote, employée dans un grand hôtel londonien. Elle n'avait pas oublié sa langue maternelle, mais elle avait un accent britannique. C'était délicieux. L'inspecteur ne posa pas de questions – aucune. Il se contenta de parler de Fès, sa ville natale, telle qu'elle l'avait connue dix ou quinze ans auparavant. Il se garda bien de parler de l'essor économique qui avait

modernisé, bouleversé la cité, comme presque toutes celles du pays – on avait même pavé les ruelles de la vieille médina... Il fit un double nœud à sa langue pour ne pas faire mention des Marocaines de cette fin de siècle : conseils en communication, physiennes, avocates, journalistes, médecins, architectes, biologistes, informaticiennes. L'inspecteur Ali parlait-il en mon nom ? Certainement ! Il ne fallait pas étrangler la nostalgie. Il ne fallait surtout pas nager à contre-courant des idées reçues, déschématiser les médias d'Europe ou d'Amérique. Les volées d'écolières qui se dirigent au petit matin vers leur établissement scolaire me rajeunissent.

La créatrice de mes jours vient de mourir. Un beau jour, elle a fait sa sieste quotidienne et ne s'est pas réveillée. Elle était analphabète, en arabe et en français. Elle a eu une vie heureuse (quatre-vingt-cinq ans), en ce sens qu'il n'est venu à l'idée d'aucun de ses descendants de la placer dans un foyer pour personnes âgées, cette espèce de mouroir. Chez nous, dans toutes les classes sociales, la tradition demeure : ceux qui ont donné la vie doivent être pris en charge jusqu'à la fin de leur existence par leurs enfants et leurs petits-enfants. Elle avait beaucoup voyagé de par le monde. Elle a été enterrée dans notre ancienne

Driss Chraïbi

Vu, lu, entendu

« Je remercie la vie. » C'est par ces mots que commence *Vu, lu, entendu*. À l'encontre des mémorialistes, Driss Chraïbi, le père de la littérature maghrébine d'expression française, ne se met pas en avant, mais choisit d'occuper les coulisses pour donner voix à tout un peuple, ressusciter une époque (1926-1947), vécue sur l'autre rive de la Méditerranée à travers le regard d'un adolescent ouvert au monde.

Dans un style concret, relatant ce qu'il a vu, lu, entendu, avec un humour qui n'appartient qu'à lui, divers personnages sont évoqués avec émotion, la figure héraldique du père, les amis français de jeunesse et surtout les grandes personnalités du Maroc, comme Allal el-Fassi, Ahmed Balafrej, dans un amour gigantesque pour le pays natal. « Je remercie la vie. Elle m'a comblé. En regard d'elle, tout le reste est littérature. »



B 24390.4  10.98
ISBN 2.207.24390.7

89 FF TTC - 59 DH - 350 DA